

François Girard et la quête identitaire

Serge Pallascio

Numéro 133, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pallascio, S. (2018). François Girard et la quête identitaire. *Cap-aux-Diamants*, (133), 42–43.



Photo : Yves Lacombe.

FRANÇOIS GIRARD ET LA QUÊTE IDENTITAIRE

Cinéaste, homme de théâtre et d'opéra, metteur en scène pour le Cirque du Soleil, concepteur d'installations. François Girard est tout cela à la fois. C'est aussi un ami que je me permets de tutoyer. De Saint-Félicien à Londres en passant par New York, Paris, Lyon et Moscou, son itinéraire artistique est une longue suite de rencontres et de passions. À l'origine, il y a ce grand-père qui, à la retraite, construit une réplique de la tour Eiffel haute de 35 pieds, réalise des sculptures de béton et des maquettes qui occupent tout le sous-sol. Confiance. « Quand je visitais mon grand-père, c'était la cour aux miracles. Je me souviens de mes discussions avec lui. Tout devenait possible ». Ainsi allait-il en être de la nôtre, mais nous ne le savions pas encore. ...

Serge Pallascio : Comment te définis-tu professionnellement?

François Girard : Je préfère l'expression « metteur en scène ». Essentiellement, je mets en scène des récits dans différentes formes, mais je suis toujours à la rencontre d'un public.

S.P. : Qu'est-ce qui te fait courir de la sorte?

F.G. : Je veux retrouver mes racines et contribuer à ma société. Un jour, j'étais au Musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg. Je me suis retrouvé dans une salle où étaient exposées les toiles d'un peintre qui avait consacré tout

son talent à peindre les couronnements, les mariages et les guerres que sa société avait vécus. J'ai été touché par le dévouement de ce peintre qui voulait être la mémoire de son époque et de sa culture. Je crois que cela a été le premier déclancheur d'*Hochelaga*.

S.P. : Tout récit, quelle que soit sa forme, nous propose un voyage dans l'espace et le temps. Mais il me semble que tu explores cette relation avec plus d'intensité que n'importe quel autre cinéaste québécois.

F.G. : Le cinéma est une machine à voyager dans le temps et dans l'espace, comme le théâtre ou le roman. C'est la

prérogative du créateur que de les modeler selon les exigences de son récit. *Le violon rouge* se déroule sur plusieurs siècles. *Soie* oscille entre deux continents et deux cultures. Quant à *Hochelaga*, je l'appelle « Le grand voyage immobile ».

S.P. : Edgar Morin a écrit que le cinéma raconte des histoires qu'il ne faut surtout pas confondre avec l'Histoire. Comment abordes-tu cette rencontre de la fiction avec l'Histoire?

F.G. : Dans mes films, l'Histoire est toujours à l'arrière-plan et l'histoire à l'avant-plan. Un film est un microcosme fictif, intime, dans lequel les personnages racontent une histoire et celle-ci existe en relation avec l'Histoire bien qu'on ne voie pas cette dernière. Bref, je vis avec des personnages qui sont la conséquence de l'Histoire et avec lesquels je crée une histoire.

S.P. : Ton dernier long métrage propose une réflexion sur l'identité qui bouleverse les idées reçues.

F.G. : J'ai grandi avec le nationalisme, l'arrivée au pouvoir du Parti québécois et les deux référendums. J'en suis toujours. L'avenir de notre langue me tient à cœur. Mais on a grossièrement réduit la réalité culturelle québécoise à une confrontation entre Français et Anglais. Cette vision n'est pas fausse, mais elle est réductrice des multiples héritages qui nous définissent aujourd'hui, à commencer par l'enfouissement de notre métissage amérindien et de la culture qu'on nous a léguée. On a philosophiquement et culturellement plus à voir avec les peuples amérindiens qui nous ont précédés sur le territoire qu'avec les Français de France. On a surfait notre appartenance à la culture française.



Photo : Yves Lacombe.

sation similaire. Qui étaient-ils? Que disaient-ils? Quelle était leur quête? On peut ainsi remonter dans le temps pour comprendre qui on est.

Long silence. Des anges passent. Ou bien les âmes de ceux et celles qui nous ont précédés. Ou les uns et les autres. François Girard poursuit sa réflexion. « La personne qui regardait la montagne au XV^e siècle, c'est moi. Nous ne sommes qu'un grain de sable dans l'ensemble. Nous sommes l'espèce. Des gens naissent, meurent, se reproduisent, se font la guerre. Tout cela n'est qu'un continuum dont nous faisons partie. Il y a une généalogie culturelle et biologique ancrée dans le territoire ». Et de conclure : « C'est la première fois que je parle de cela en entrevue. Ce n'est peut-être pas tant l'Histoire qui m'intéresse que cette spiritualité et cette mise en contexte de l'expérience humaine ».

S.P. : Le philosophe allemand Arthur Schopenhauer disait de l'Histoire qu'elle n'est en fait que « le long rêve, le songe lourd et confus de l'humanité ». Quelle importance accordes-tu à l'Histoire dans ton travail?

F.G. : On vit dans une société où prédominent les technologies et les médias sociaux. Nous sommes de plus en plus prisonniers d'un présent très circonscrit avec une vision complètement myope du futur et une relation absolument amnésique avec le passé. Nous sommes dans un vortex de temps présents. Alors que nous discutons, toi et moi en ce lieu et à ce moment précis, peut-être y avait-il, il y a 300 ans, deux hommes en train d'avoir une conver-

FRANÇOIS GIRARD EN CINQ TEMPS

L'événement qui a le plus bouleversé l'Occident : « L'arrivée en Amérique des Européens qui ont dépossédé les premiers occupants de leur territoire. »

Le créateur de référence : « Le cinéaste Anthony Minghella. »

Le roman que j'aurais aimé écrire : « *Le procès* de Franz Kafka. »

Le lieu d'inspiration : « Londres. »

Autoportrait : « Si je n'étais pas ce que je suis... je serais musicien. »

Serge Pallascio